

Lettre Persane

LETTRE CLXII

USBEK À RHÉDI

A Paris

Les Français ont une bizarrerie de l'esprit qui va jusqu'à l'extravagance. Chaque année, en Perse comme ici, nous voyons passer quelques épidémies. Personne ne s'en inquiète ; on ne prend même pas la peine de se faire vacciner lorsque c'est possible.

Mais, cette année, une épidémie en tout point semblables aux précédentes a déclenché auprès du Prince une frénésie d'activité et les réactions les plus extrêmes. Pourtant, on est bien loin de ces pestes universelles qui ont tour à tour désolé l'Univers.

Le Premier Vizir a décidé que ses sujets devaient rester dans leurs foyers et en sortir le moins possible : il appelle cela le "confinement". C'est choix bien étrange, car ceux qui ne sont pas malades vont le devenir, à rester proches de ceux qui le sont.

La maladie étant bénigne, la plupart des gens ne ressentent rien, mais ils doivent rester confinés tout de même. Le Premier Vizir ne dispose d'aucune méthode lui permettant de dire qui est malade et qui ne l'est pas ; il ne le sait ni ne le veut savoir : il confine tout le monde sans discernement. Pour lui, il faut que les hommes restent où ils sont ; il y a des maladies qui viennent de ce qu'on change un bon air contre un mauvais.

Certains médecins ont voulu proposer un remède qui a fait ses preuves dans des circonstances similaires, mais le Premier Vizir en a refusé l'usage. Pour lui, l'épidémie est l'occasion d'affirmer son autorité sur ses sujets. En fin de semaine, bien des gens voulaient partir se promener : il a interdit très étroitement ces petites réjouissances qu'ils avaient coutume de faire dans leurs familles les principales fêtes de l'année et il a fait garder les sorties de Paris par ses gendarmes.

Les hommes sont bien malheureux ! Ils flottent sans cesse entre de fausses espérances et des craintes ridicules : et, au lieu de s'appuyer sur la raison, ils se font des monstres qui les intimident, ou des fantômes qui les séduisent.

Très inquiet, le peuple de Paris se dote de masques qui le font ressembler aux femmes de Perse. Le passant qui croise quelqu'un ne sourit plus, ne salue plus, mais s'écarte d'un bond, jetant un regard courroucé : celui que je croise, pourquoi n'est-il pas confiné ? Que ne reste-t-il chez lui, plutôt que de me possiblement contaminer ? Les sans-logis ont été jetés à la rue, les prisonniers libérés, et toute forme d'assistance a disparu, malgré les discours du Prince : l'ennemi invisible est partout.

On a pu poser pour maxime que, dans chaque État, le désir de la gloire croît avec la liberté des sujets, et diminue avec elle : la gloire n'est jamais compagne de la servitude. Mais ici c'est tout le contraire : la gloire du Prince et celle du Premier Vizir tiennent à la servitude de leurs sujets.

Le Parlement n'a jamais apporté la moindre borne à l'autorité illimitée du Prince et du Premier Vizir. Les Parlements ressemblent à ces ruines que l'on foule aux pieds, mais qui rappellent toujours l'idée de quelque temple fameux par l'ancienne religion des peuples. Ils ne se mêlent guère plus que de rendre la justice ; et leur autorité est toujours languissante, à moins que quelque conjoncture imprévue ne vienne lui rendre la force et la vie. Ces grands corps ont suivi le destin des choses humaines : ils ont cédé au temps, qui détruit tout ; à la corruption des mœurs, qui a tout affaibli, à l'autorité suprême, qui a tout abattu.

Le Premier Vizir a été, auparavant, le maire médiocre d'une ville médiocre ; il ne doit la faveur du Prince qu'au fait qu'il a trahi son camp, mérite suffisamment rare pour qu'on le distingue. L'homme médiocre cherche à tirer parti de tout : il sent bien qu'il n'a rien à perdre en négligences.

Je ne sais comment il arrive qu'il n'y a presque jamais de prince si méchant, que son ministre ne le soit encore davantage ; s'il fait quelque action mauvaise, elle a presque toujours été suggérée ; de manière que l'ambition des princes n'est jamais si dangereuse que la bassesse d'âme de ses conseillers. Mais comprends-tu qu'un homme qui n'est que d'hier dans le ministère, qui peut-être n'y sera pas demain, puisse devenir dans un moment l'ennemi de lui-même, de sa famille, de sa patrie et du peuple qui naîtra à jamais de celui qu'il va faire opprimer ?

Un prince a des passions ; le ministre les remue : c'est de ce côté-là qu'il dirige son ministère ; il n'a point d'autre but, ni n'en veut connaître. Les courtisans le séduisent par leurs louanges ; et lui le flatte plus dangereusement par ses conseils, par les desseins qu'il lui inspire, et par les maximes qu'il lui propose. Il ne leur manque que le bon sens.

Ils appellent des lois odieuses en garantie des actions les plus lâches ; et nomment nécessité l'injustice et la perfidie.

De Paris, le 26 de la lune de Chahban 2020.